

ALEXANDRE CSOMA DE KÖRÖS EN EGYPTÉ

Bernard Le Calloc'h

Paris

Venu d'Enos par les îles de la mer Egée à bord d'un bateau grec, Alexandre Csoma de Körös arrive en Egypte le 29 février 1820. Il débarque à Alexandrie. C'est à l'époque une petite agglomération d'une douzaine de milliers d'habitants tout au plus, qui, après une longue période de déclin due aux grandes découvertes maritimes et au détournement du commerce qui s'en est suivi, est seulement en train de se réveiller d'une longue torpeur sous l'impulsion du nouveau maître de l'Egypte, Muḥammad 'Alī, vice-roi depuis 1804.

Blottie sur une langue de sable entre la mer et le lac Maréotis, la ville dispose de deux ports, à l'Ouest et à l'Est, qui tous deux sont dangereux et encombrés de bancs mouvants. L'entrée dans l'une ou l'autre rade en est rendue si difficile que les navires de haute mer sont obligés de faire appel aux services d'un pilote. Pour manoeuvrer, les capitaines n'ont qu'un seul point de repère sur cette côte parfaitement plate et nue: la "colonne de Pompée", qui leur sert d'amer.

"De cette antique Alexandrie, jadis si célèbre, si populeuse et si magnifique, de cette Alexandrie dont les palais sans nombre, les bains et les théâtres étaient revêtus de marbre et de porphyre, de cette Alexandrie qui au temps où elle tomba au pouvoir des Romains voyait trois cents mille habitants rassemblés dans ses murs, que reste-t-il aujourd'hui?", s'interroge Thomas Legh lorsqu'il s'y trouve en 1815 (Legh 1822:320). La décadence qui frappe la glorieuse cité d'Alexandre est ancienne. Déjà en 1581 Jean Palerne (1606:27), qui s'y trouve du 20 au 23 juillet, écrit, le coeur navré, que "la ville est tellement ruinée que sans les Frantiques (hôtels et entrepôts) des nations qui y trafiquent, elle serait presque deshabitée". L'île de Pharos, l'une des merveilles du monde dans l'Antiquité, "n'est plus remarquable, constate Edouard de Montulé, que par une petite forteresse et le palais du pacha. Ce n'est même plus une île: elle est jointe au continent par une chaussée

qu'Alexandre de Macédoine avait construite et que les sables de la mer ont tellement consolidée qu'elle supporte à présent la plus grande partie de la ville" (Montulé 1821:120). "Ce n'est plus qu'une misérable bourgade, assise sur un amas de cendres et de débris", remarque avec tristesse Auguste de Forbin (1819a:299).

De la splendeur légendaire il ne reste que la "colonne de Pompée", à présent située en dehors de la ville, et qui doit cette appellation à un préfet nommé Pompeius qui la dédia à Dioclétien, considéré comme génie tutélaire de la cité marchande et portuaire. C'est le seul monument ayant gardé les marques de son antique beauté puisqu'il est encore couvert de sculptures d'une grande finesse et de proportions harmonieuses. Il y a aussi l'obélisque dit "aiguille de Cléopâtre" sur le rivage de la mer, dans un quartier calamiteux, balayé par les vents, quelques ruines du Gymnasium près de la porte de Canope, et les bains à l'Est du vieux port. "Les murs de la moderne Alexandrie, qui furent construits par les Sarrasins dans le XIII-ème siècle, ont en quelques endroits quarante pieds de haut et sont flanqués de tours", mais l'espace inscrit dans cette enceinte "n'est plus actuellement qu'un désert où l'on aperçoit de tous côtés des débris de monuments, des ruines confuses", constate avec tristesse Montulé, qui se trouve dans la cité au même moment que Csoma de Kőrös (Montulé 1821:322). Dès l'instant où l'on y débarque, Alexandrie laisse au voyageur une impression pénible de désordre et de décrépitude. "Vous n'avez devant vous et autour de vous que de véritables masures qu'on appelle le bureau de la douane, affirment Michaud et Poujoulat, des ballots de marchandises parmi des amas de décombres. C'est bien pis quand le voyageur pénètre dans la ville et qu'il avance à travers des rues non pavées, les unes désertes, les autres remplies de peuple, mais malpropres, qui la plupart n'ont point de nom et dont aucune n'est tracée en ligne droite" (Michaud & Poujoulat 1837 V, 6). Quant à la population, selon les mêmes auteurs, elle se partage entre ceux qui tendent la main et ceux qui convoitent ouvertement votre bourse. Les endroits les plus fréquentés sont les bazars ou marchés. Ce sont des ruelles couvertes et obscures, où règnent des odeurs violentes dans une atmosphère empoussiérée et nauséabonde, parmi des troupeaux

de bêtes de somme et des amoncellements de marchandises. C'est le domaine des rats, "innombrables", à en croire Robert Wilson. "Dans aucun autre pays on n'en voit ni en aussi grande quantité ni d'aussi voraces qu'en Egypte". Mais aussi des myriades de mouches et de tiques qui y sont "une infinité incroyable", et des poux "de toutes espèces" Wilson 1803:140-141.

Heureusement que les maisons étant toutes blanches, la ville a quand même un aspect plutôt agréable, au moins quand on ne la regarde pas de trop près. Ce sont des maisons basses à toit plat, avec des terrasses, assez mal bâties de matériaux peu robustes, qui du coup se délabrent rapidement et finissent par s'effondrer sous leur propre poids.

L'une des choses qui frappent le plus les voyageurs lorsqu'ils débarquent à Alexandrie en ce temps-là, et même "la seule", affirme Isabel Burton, est la quantité inimaginable d'ânes de petite taille qui assurent tous les transports terrestres à courte distance. "Ils ont l'aspect de cochons ou de rats", renchérit Mrs Burton (1875 I, 11) qui trouve par ailleurs que la ville "n'est qu'un immonde dépôt de détritus". Ces ânes servent notamment de taxis pour les courses rapides. Ils ont leur station sur une petite place, immédiatement à côté de la porte Sud. Lorsqu'un voyageur en loue le service, son propriétaire, ou tout au moins son guide, court près de lui "portant votre fusil, votre pipe, et tous autres objets que vous lui avez confiés", nous dit Thomas Legh (1822:321), qui ajoute que "l'Egypte semble être le pays d'origine des ânes". Ces innombrables âniers qui encombrant les rues harcèlent tellement les clients éventuels, surtout lorsqu'il s'agit d'Européens, que, selon Aucher-Eloy (1843 I, 14), "il n'est guère possible de s'en débarrasser sans quelques coups de canne distribués au hasard".

Ce qui ne manque pas de surprendre aussi celui qui y arrive pour la première fois, c'est que, dès que l'on est sorti de l'enceinte murée, ce n'est plus à l'entour que désert de sable. En 1820, quelques années seulement après les combats que Français et Anglais s'y sont livrés, le champ de bataille du 21 mars 1801, où ont péri le héros anglais Ralph Abercrombie et le général français Raizé au cours d'un corps-à-corps particulièrement sanglant, est dans l'état où il se trouvait lorsque le

canon s'est tu. Les indigènes comptent sur l'irrésistible poussée des sables pour recouvrir peu à peu ce témoin muet de la fameuse campagne d'Égypte. L'étrange paysage où la ville est implantée contribue à lui donner un aspect lugubre, presque sinistre. Avec ses maisons sans combles, au milieu de ce décor ruiné, elle "ressemble à une place incendiée" (Legh 1822:364). "Alexandrie me semble le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre", avoue Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, après la visite qu'il lui a faite en 1806. "Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité, un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris..., quelque chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève, les pavillons des consuls européens flottant au dessus de leurs demeures et déployant au milieu des tombeaux des couleurs ennemies, tel était le spectacle", conclut-il, désenchanté (Chateaubriand 1812 III, 97-98).

A cela il faut encore ajouter, malheureusement, les ravages des maladies, et singulièrement de la peste, constamment présente dans la ville et sa région. "Nombreux sont ceux qui sont tués par la peste, car aucun moyen n'est utilisé pour résister à sa progression", affirme le révérend Robert Walpole (1820: Préface) qui circule en Égypte en 1818; ce qu'Auguste de Forbin, qui s'y trouve au même moment, nous confirme également (1819b:70). En février 1820, au moment même où Csoma de Kőrös vogue vers Alexandrie, Bernardino Drovetti (1823:5) se lamente de ce que "le pays est alors infesté de la peste". C'est un véritable refrain qui revient dans tous les récits comme une obsession. De son côté, le Dr Scholtz (1822:7), explorateur prussien, note que la première question que posent tous les voyageurs à leur arrivée à Alexandrie est: "la peste y sévit-elle actuellement"?¹. Thomas Legh (1822:1) regrette d'avoir dû quitter l'archipel de la mer Egée sans avoir pu le visiter "à cause de la peste qui faisait rage de Constantinople à Alexandrie". D'ailleurs, ajoute-t-il, "elle règne ici tous les ans", ce que confirment tous les consuls dans leurs rapports à leurs ministres

¹ Dr Johann Martin Augustin Scholtz "Reise in die Gegend zwischen Alexandrien und Parötorium", Leipzig F. Fleischer 1822, p. 7 ("ob die Peste in Alexandrien herrsche?")

respectifs. Alexandre Pillavoine, consul de France au moment où Csona est dans la ville, se plaint d'avoir à "demeurer enfermé pendant six mois de l'année à cause de la peste". Au terme de cette déprimante claustration "chacun, dit-il, éprouve le plaisir d'être en vie". Dans un autre courrier de la même année, il précise: "La peste, qui paraissait vouloir nous oublier cette année, s'est manifestée par deux accidents dans le quartier autrefois français, et ses ravages se renouvellent journellement" (*Archives* XX, 165, 226).

Dans ces conditions, on ne peut que s'étonner de voir Csona de Kőrös se jeter de Charybde en Scylla, en fuyant des rives du Bosphore, contaminées, vers celles de la Méditerranée méridionale, plus contaminées encore. Qu'il ne l'ait pas su s'explique difficilement puisqu'il était de notoriété publique en 1820, et depuis au moins quinze ans, que tout l'empire ottoman était infesté de peste. Tous les voyageurs qui nous ont laissé le récit de leurs pérégrinations tant en Egypte qu'en Asie mineure, en terre sainte, en Syrie, ou en Mésopotamie, sont unanimes à déplorer le terrible fléau qui ravage ces provinces orientales. Bref, le fait était si patent qu'il ne pouvait pas ne pas en avoir été informé d'une façon ou d'une autre.

Il est vrai que la peste, pas plus que l'aspect déprimant, et même angoissant, du paysage, n'empêche voyageurs, explorateurs, géographes, archéologues, philologues, historiens, ou simples aventuriers, de débarquer sans cesse dans le port d'Alexandrie, tant la mode est alors à l'Egypte, ou plutôt à l'égyptologie. Après les pionniers comme Hornemann ou Della Cella, voici François-Chrétien Gau qui arrive en 1818 et Bernardino Drovetti qui part à la fin de la même année pour l'oasis inconnue de Dahel. Frédéric Cailliaud débarque fin septembre 1819 et Edouard de Montulé un mois plus tard. Beechey visite la Marmarique l'année suivante, au moment même où arrivent, conduits par le général prussien Minutoli, les savants Scholtz, Hemprich et Ehrenberg. Nous avons vu qu'Edouard de Montulé est à Alexandrie en même temps que Csona de Kőrös. Il en est de même pour le médecin italien Eneildo Frediani. L'année d'après, c'est à nouveau Drovetti qui se met en route, suivi en 1824 par le Français Jean-Raymond Pacho, et en 1826 par

l'Autrichien Anton von Prokesch-Osten. La présence du Hongrois dans la ville, véritable carrefour des voyages et des sciences, en mars 1820, n'a donc rien que de très normal finalement.

Un visa mystérieux

Alexandre Csoma de Kőrös n'est resté à Alexandrie que de dix-sept à dix-huit jours, compte tenu du fait que l'année 1820 était une année bissextile. Nous savons qu'il y est arrivé le 29 février et qu'il en est parti après le 15 mars, date à laquelle le vice-consul d'Autriche, Francesco Antonio Champion, a apposé sur son passeport un visa gratuit², indiquant que "le porteur désigné ci-contre part pour Beyrouth en Syrie" (... l'entrosritto Latore que parte per Beirut in Soria).

Ce visa est un mystère. Le voyageur sicule était en situation parfaitement irrégulière au regard des lois de son pays. Le prétendu "passeport" qu'il présenta à Champion n'était qu'un simple laissez-passer frontalier depuis longtemps périmé, valable uniquement pour le franchissement des Carpathes entre la Transylvanie et la Valaquie. Il était, du reste, rédigé en hongrois, ce qui le rendait incompréhensible. Peut-être est-ce justement là qu'il faut chercher la raison pour laquelle le vice-consul autrichien a cru pouvoir officialiser de sa signature cette pièce sans valeur, comme il l'aurait fait d'un passeport en bonne et due forme.

Il faut dire à sa décharge que Champion, pas plus que son chancelier Giuseppe Nizzoli, n'était un authentique Autrichien, et qu'il n'était même pas un fonctionnaire formé à l'école des institutions viennoises. C'était un Triestin, né dans le grand port adriatique en décembre 1786. Il avait d'abord exercé le métier de marchand de fromages en gros. Venu en Egypte pour ses affaires avant 1810, il aurait acheté, selon l'un de ses

² Les visas sont délivrés gratuitement aux sujets autrichiens. L'article 8 de l'instruction N°939 de la Chambre aulique des affaires générales, relative aux droits et taxes consulaires, précise en effet que "pour les sujets indigènes autrichiens les passeports et les visas doivent être délivrés gratuitement". Cité par Guazzo 1853. Alexandre Csoma de Kőrös a donc été dispensé de verser les trente kreutzers de droits de chancellerie.

accusateurs (Noyane 1820a:21-24)³, le vice-consulat d'Autriche pour quinze cents piastres d'Espagne à des gens de mauvaise réputation, les frères Rosetti, eux aussi Italiens sujets de l'empereur Habsbourg. Ce marché scandaleux, supposé être intervenu en 1817, fut toujours nié par lui et paraît, en effet, difficilement imaginable, mais il est de fait que Champion eut des ennuis avec les autorités dont il dépendait en raison des liens qui l'unissaient un peu trop aux frères Rosetti. Son accusateur, Joseph Noyane, un négociant français d'Alexandrie, lui reproche aussi d'être "d'une vanité si insupportable qu'il se croit en Egypte le vice-roi d'Autriche. Aussi exerce-t-il sur tous les sujets de cette puissance l'empire le plus absolu" (*ibid.*, 23).

Toujours est-il que, vice-roi ou non, il fut nommé provisoirement au poste de vice-consul par l'internonce à Constantinople, ce qui était parfaitement possible puisque Trieste, tout comme le Frioul et le Sud-Tyrol, faisait partie de la Confédération germanique. Champion relevait donc, malgré ses attaches italiennes, de l'administration impériale. Au reste, les Italiens formaient une part très importante de la colonie "franque" d'Egypte, et cela était encore plus vrai à Alexandrie. "Je rencontrai plusieurs Européens, nous confie le colonel Fitz-Clarence dans son *Voyage à travers l'Inde et l'Egypte*, et j'appris qu'il n'y en avait pas moins de quarante en tout, la plupart Italiens".

Champion devint vice-consul en titre en 1819, lorsque Vienne décida d'installer également un consulat au Caire, et il le resta très longtemps, faisant carrière très modestement. C'est ainsi qu'en 1826, quand il s'agit d'élever le vice-consulat à Alexandrie au rang de consulat, c'est un autre Italien, Giuseppe Acerbi, qui fut désigné, Champion étant alors placé sous ses ordres. Quand il passa dans la capitale égyptienne en 1846, ce fut encore en la simple qualité de vice-consul, et il ne fut promu effectivement consul qu'en 1850.

Il semble qu'il n'ait pas eu le caractère très commode. Il aurait, paraît-il, menacé de faire embarquer de force pour Trieste un citoyen toscan, Filippo Neri, employé du consulat d'Angleterre, coupable "de ne l'avoir pas salué à la promenade"! De même il se serait heurté aux autres représentants étrangers pour avoir invité le jour de la saint François, fête de l'empereur, le 4 octobre 1819, un certain Tortora "condamné à la pleine capitale à Naples pour deux crimes atroces", malgré les représentations qui lui avaient été faites par ses collègues. Décidément, ce personnage avait de curieuses et contestables fréquentations. Il ne devait être ni commode, ni accommodant. Et cela rend encore plus singulier le geste de complaisance évidente qu'il eut envers Csoma de Körös.

Noyane l'accuse en outre d'avoir une influence néfaste sur le consul général de France. "Combien est injurieux et préjudiciable à la nation française l'ascendant qu'exerce M. Champion ... sur M. Pillavoine et les deux drogmans, Avena père et fils", soupire-t-il dans un deuxième pamphlet publié à Paris le 15 mars 1820 (Noyane 1820b). Ce qui paraît

³ La troisième partie de ce pamphlet est intitulée "Faits relatifs à M. Champion, vice-consul d'Autriche à Alexandrie d'Egypte".

curieux dans cette affaire, c'est qu'Alexandre Pillavoine, ancien négociant à Alep ruiné par la Révolution et péniblement reconverti dans l'administration consulaire à force d'intrigues et de récriminations, était encore plus désagréable et grincheux que son collègue d'Autriche. C'était un homme aigri et méchant qui en voulait à la terre entière. Sa correspondance avec son ministre est une suite sans fin de reproches et de médisances. Tout ceci n'est peut-être finalement que sombre cabale, car Noyane était manifestement un esprit processif et malveillant, qui se complaisait à colporter des ragots et à nouer des complots imaginaires.

En tout cas, cela n'empêcha pas Champion de poursuivre assez paisiblement une carrière sans gloire, mais sans bouleversements, jusqu'à la retraite qu'il prit en 1857, après quarante années de services dont on n'ose pas dire qu'ils furent "bons et loyaux", mais que les autorités de Vienne tinrent pourtant pour tels, malgré le doute qui planait sur sa moralité. En 1860, en effet, alors qu'il s'était retiré dans sa ville natale, il reçut la croix de chevalier dans l'ordre de François-Joseph, avant de s'éteindre paisiblement au milieu des siens, à l'âge de 87 ans, le 16 février 1874. C'est là que, dans sa bonne paroisse de saint-Antoine-le-thaumaturge, il repose muni des sacrements de l'Eglise.

Pendant son séjour à Alexandrie, Csoma de Kőrös reçut une aide d'un maréchal ferrant nommé Joseph Schäffer. C'était un Tyrolien, ou plus précisément un Tyrolien du Sud, originaire de la région de Trente. De toute façon, il était donc un sujet de l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, et du même coup compatriote du Sicule. Ce dernier parlant parfaitement l'allemand en sa qualité d'ancien étudiant à l'université de Göttingen, il n'y avait aucun obstacle à cette fraternisation inattendue. Que s'est-il passé au juste entre eux, on ne le saura jamais; mais Csoma conserva de l'accueil amical de Schäffer un souvenir assez vivace et ému pour l'évoquer encore en 1834 quand il rédigea la préface à son dictionnaire tibétain. Par delà les quatorze années qui sont passées, il lui témoigne sa reconnaissance et l'appelle "un homme au coeur bon" (a good-hearted man). Il ne précise pas s'il fut hébergé par lui dans sa maison, mais cela paraît vraisemblable. Sans doute le Tyrolien avait-il sa forge et son atelier dans le "quartier franc", où étaient alors regroupés à peu près tous les Européens de la cité. On trouvait là des firmes commerciales de Marseille, de Trieste et de Livourne, mais aussi une auberge tenue par un Provençal qui régalaient ses hôtes de plats à l'huile d'olive et de son inépuisable faconde. A en croire Balázs Orbán (1861 III, 56), qui était dans la ville en 1846, ce quartier occupé par les Européens est beaucoup moins pittoresque que celui des Arabes. A quoi Forbin (1819b:

300) ajoute que la cruauté orientale fait aussi partie du pittoresque en question. "L'officier de police chargé de la vérification des poids et mesures, y fait couper journellement des nez et des oreilles", précise-t-il avec une nuance de joie sadique. En fait, les relations entre ces étrangers et la population locale ne sont pas toujours facile. Carsten Niebuhr, dans son *Voyage en Arabie* nous le rappelle. Il est pris plusieurs fois à partie par des fanatiques qui l'accusent de vouloir attirer la foudre sur la ville alors qu'il prend des mesures avec ses instruments et il voit de ses yeux un homme lynché à mort pour n'avoir pas tenu compte de leurs menaces.

Le "quartier franc" se situait au Sud-Est de l'agglomération, du côté du port neuf, à proximité des consulats. Il commençait dans la partie méridionale des deux grands axes verticaux à peu près parallèles qu'étaient la rue al-Maydān et la Rue de France et avait son centre autour de la place (*al-Maydān*) qui donna son nom à la rue principale de la vieille ville. Comme il arrive généralement en Orient, les corporations y étaient regroupées par rues, lesquelles étaient plutôt d'étroites et sombres venelles. Ainsi en était-il des forgerons, ferronniers et maréchaux ferrants. La ruelle qui leur était attribuée débouchait dans la rue de France une centaine de mètres au Nord de la place. On peut donc légitimement penser que c'est là que le pèlerin sicule a vécu pendant le court laps de temps où il est resté à Alexandrie.

En tout état de cause, c'était à proximité du vice-consulat d'Autriche, dont le bâtiment carré, ou plutôt cubique, arborant le drapeau rouge-blanc-rouge des Habsbourg, se trouvait face à un établissement de bains. Il était un peu au Nord des consulats de France et d'Angleterre qui, eux, tournaient le dos à la rade. Quant au consulat de Suède-Norvège, ouvert trois ans plus tôt, la seule autre représentation étrangère à cette époque, il était au Sud-Est de la Place, et il était tenu non par un Italien mais par un Grec.

D'après Montulé, "le quartier des Francs est rempli de ces messieurs qui passent la journée à causer dans la rue; ce sont pour la plupart des aventuriers qui, n'ayant pas réussi dans leur patrie, viennent ici braver la peste". Et il ajoute que "la quantité de Francs qu'on voit à Alexandrie

lui donne la physionomie d'une ville d'Europe; ils y sont même trop nombreux" (Montulé 1821:122, 329). Sans doute le voyageur a-t-il raison, mais Schäffer, homme laborieux et consciencieux comme le sont généralement les gens de sa race, faisait plutôt partie de ces étrangers qui contribuaient au développement de leur pays d'élection. "Parmi les Francs qui habitent l'Egypte, nous dit Michaud, je mets au premier rang les ouvriers et les artisans qui ont apporté en Orient une industrie, un talent, que l'esprit de conduite et l'amour du travail savent mettre à profit" (Michaud & Poujoulat 1837 V, 9).

L'un des premiers arabisants hongrois

Alexandre Csoma était venu en Egypte avec l'intention de s'y livrer à des recherches, celles-là même qu'il avait d'abord envisagé de faire à Constantinople. Il pensait pouvoir retrouver dans les récits des voyageurs arabes des premiers siècles de l'hégire et dans les oeuvres des historiens ou des géographes musulmans, dont beaucoup étaient encore très peu connues ou inconnues à l'époque en Occident, des informations inédites et peut-être capitales sur les ancêtres des Magyars. C'était un travail difficile, mais qui était à sa portée puisque, l'un des tout premiers Hongrois, il n'avait pas hésité à entreprendre le délicat apprentissage de la langue arabe littérale. Il s'y était mis entre 1816 et 1818 lors de son séjour à l'université de Göttingen qui, de la grammaire de Guillaume Postel (1538) aux ouvrages de Silvestre de Sacy, possédait un fonds arabe relativement important. On peut d'ailleurs penser qu'il y avait été incité par le fait qu'il existait dans la bibliothèque du collège Bethlen de Nagyenyed, où il avait passé tant d'années, trois livres arabes, dont deux Corans, ainsi que la *Grammatica arabica* d'Erpenius⁴. Peut-être aussi avait-il voulu suivre l'exemple des quelques rares Hongrois qui l'avaient précédé en ce domaine, à savoir Jean Kőrösi Uri, dont la carrière fut tout entière au service de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, Charles Reviczky, surtout connu pour ses traductions persanes, ou François

⁴ La grammaire arabe de Thomas Van Erpe (Erpenius), date de 1613.

Dombay, auteur d'une "grammatica mauro-arabica" parue à Vienne en 1800. En tout état de cause il pouvait espérer trouver sur le sol égyptien ce qu'il n'avait pu atteindre sur le sol turc, puisque les bibliothèques du Caire et d'Alexandrie passaient pour particulièrement riches en ouvrages et manuscrits anciens. Il convient toutefois de remarquer ici que, trente ans après lui, l'un de ses compatriotes, Dániel Szilágyi, entreprendra dans les archives et les bibliothèques du Sultan les recherches historiques que précisément Csoma de Kőrös s'était disposé à faire. Ces recherches n'apporteront pas sur les origines du peuple hongrois les lumières que les milieux orientalistes en avaient espérées, en sorte que, avec le recul du temps, nous n'avons pas à regretter que le pèlerin sicule n'ait pu s'y livrer ni sur le Bosphore ni en Egypte. Il aurait tout simplement perdu son temps.

Les biographes de Csoma sont unanimes à dire qu'il eut Johann Gottfried Eichhorn pour professeur d'arabe à l'université de Göttingen et que c'est du célèbre sémitologue qu'il tint tout ce qu'il savait de cette langue. Après les révélations de Pierre Marczell lors du IV^e congrès de hungarologie de Szeged (13 août 1991), force est de reconnaître qu'il n'en est rien. Certes, Eichhorn avait publié dès 1775 à Gotha des *Monumenta antiquissimae historiae Arabum*, plus spécialement consacrés à Ibn Qutayba, et en 1791 à Göttingen l'essentiel de l'oeuvre d'Ismā'īl Abū l-Fidā'. On peu croire que Csoma en prit connaissance puisqu'il cite expressément le grand géographe syrien au 32-ème paragraphe de sa lettre du 5 mai 1825 aux autorités anglaises de l'Inde⁵. Il savait donc que des compilations analogues au *Taqwīm al-buldān* pouvaient éventuellement lui apporter des éléments d'information utiles à ses propres investigations quant aux lieux où avaient jadis vécu les proto-Hongrois. Eichhorn avait publié aussi en 1783 sa traduction d'une oeuvre philosophique d'Abū Bakr Ibn Ṭufayl ainsi qu'une étude sur la religion des Druzes. Tout cela faisait de lui un arabisant confirmé,

⁵ On notera à ce sujet que quelques années plus tard c'est un autre hongrois, János Jerney, qui fera connaître les informations fournies par Abulféda sur les Hongrois dans un article publié par l'academie de Budapest (Jerney 1862).

encore que, de façon surprenante, il ait toujours correspondu en allemand avec Silvestre de Sacy et que ses lettres n'aient jamais comporté un seul mot d'arabe. Sans doute en avait-il une connaissance purement passive et livresque (Dehérain 1919:21-22). Ce qui est certain en tout cas, après les recherches de M. Marczell (inédit), c'est que J. G. Eichhorn n'a pas pu enseigner l'arabe à Csoma avant le semestre d'hiver 1817-1818; que son enseignement ne portait que sur les éléments de cette langue et ne s'adressait donc qu'aux débutants; et que ce cours se réduisait à une heure par semaine pendant à peine six mois.

En revanche, le même programme d'études que M. Marczell a retrouvé apporte la preuve que c'est au professeur Thomas-Christian Tychsen que Csoma a été redevable de ses connaissances arabes, car Tychsen était chargé du cours d'arabe pour les élèves ayant déjà une bonne connaissance de cet idiome. Il publiera, du reste, en 1823, une grammaire arabe avec des exemples tirés du Coran qui fera date dans l'histoire des études sémitiques allemandes, ainsi qu'un recueil de poésies arabes anciennes. C'est chez lui, beaucoup plus que chez Eichhorn, que le Sicule a donc appris l'arabe littéral.

Il resterait toutefois à établir jusqu'où s'étendait sa science en ce domaine. Le fait qu'il mentionne dans la lettre déjà citée l'évêque jacobite Abū l-Farağ Ibn al-Ibrī (Bar Hebraeus) (1226-1286), auteur d'histoires en arabe et en syriaque, montre qu'il portait son intérêt à la fois sur la géographie et sur l'histoire, mais ne permet pas d'en dire plus. Il ne nous a jamais confié quels livres il recherchait particulièrement, nous laissant l'impression qu'il ne le savait pas lui-même. On doit pourtant penser que l'un et l'autre de ses professeurs, Tychsen aussi bien qu'Eichhorn, avaient dû lui recommander des titres que sans doute ils ne possédaient pas, mais dont ils connaissaient ou soupçonnaient l'existence, en ce temps où les études arabes étaient encore à leur début. Ce pouvait être Ibn Faḍlān (X^e s.) qui se rendit dans la région de la Volga au cours des années 921 et 922. Peut-être songeait-il à al-Bakrī (1040-1094), auteur d'une *Description géographique du monde* dont on ignorait encore à l'époque qu'il ne nous en restait que des fragments. Avait-il entendu parler de la relation de voyage du marchand Sulaymān

et d'Abū Zayd al-Anṣārī (m. 830), de celle de Sallām le drogman, ou de la narration déjà moins naïve d'Ibn Hurradādbih (820-911)? De toute façon, il connaissait au moins l'existence des travaux encyclopédiques de al-Mas'ūdī (m. 957), véritable explorateur-géographe, du *Livre des climats* (*Kitāb al-aqālīm*) d'al-Istahrī, du *Livre des voies et des provinces* (*Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*) d'Ibn Ḥawqal, astucieux plagiaire auquel on est redevable d'une description à peu près complète du monde tel qu'il était connu au X^e-ème siècle et dont l'oeuvre sera publiée en Europe à partir de 1822. Sans doute avait-il aussi quelque idée de la *Géographie* d'al-Idrīsī (1100-1165), bien qu'elle n'ait pas encore été publiée ni traduite (elle le sera par Jaubert en 1840). Il y avait aussi l'ouvrage du Yāqūt ar-Rūmī (m. 1225), intéressants à cause de son origine grecque, ou de Abū Maṣṣūr 'Abdalqādir al-Baġdādī (XIII^e s.), qui se fixa longtemps à Merv avant d'en être chassé par l'approche des Mongols gengiskhanides. Quant au dictionnaire géographique de Yāqūt, le *Mu'ġam al-Buldān*, Csoma n'a pas dû en avoir connaissance, car il ne fut révélé en Occident qu'après que Fraehn en eut tiré en 1823 la curieuse relation d'Ibn Faḍlān sur les Bulgares de la Volga.

On peut également supposer avec quelque vraisemblance qu'Alexandre Csoma avait l'intention de lire au moins les parties du long récit d'Ibn Baṭṭūṭa (1304-1368) qui concernent ses voyages dans le Sud de la Russie, puis en Grande Bulgarie (Bachkirie), voyages qu'il accomplit en 1333 et 1334, dans la mesure du moins où il était en droit d'imaginer pouvoir y trouver des références aux anciens Magyars, voire à quelque tribu égarée dans ces régions éloignées, puisque le célèbre Marocain les visita exactement un siècle après le moine Julien (Julianus). Mais le *Tuhfat an-nuzzār* lui aurait-il été accessible? Ce n'est pas du tout certain. On n'en commencera la publication en France à partir d'un manuscrit algérien que trente-trois ans plus tard, lorsque Defrémery et Sanguinetti en éditeront les quatre volumes entre 1853 et 1859 en même temps que la traduction qu'ils en ont faite. Jusqu'à cette date, Ibn Baṭṭūṭa ne sera connu des arabisants que par des fragments de son oeuvre. Il faut ajouter là encore que les espoirs nourris peut-être par Alexandre Csoma de Körös auraient été déçus s'il avait pu se procurer le récit du grand

voyageur arabe. Ce que celui-ci dit, en effet, de son séjour au Kiptchak, puis dans la vallée de la Volga, n'autorise nullement à penser qu'il rencontra, ou même qu'il soupçonna l'existence, de tribus hongroises ou finlandaises. La description qu'il donne des populations nomades errant dans ces parages convient à n'importe quelle peuplade turco-mongole. De la ville de Māğir, où il séjourna, il ne nous fournit aucun élément susceptible de nous éclairer sur son origine. Quant à la Bachkirie, issue de l'ancienne "Magna Hungaria", il n'en dit finalement rien qui soit de nature à laisser supposer quelque lien plus ou moins étroit avec les Magyars. C'est pourquoi il faut s'étonner de voir Cholnoky, et à sa suite Csetri, déclarer qu'il existerait dans le récit d'Ibn Baṭṭūṭa des informations telles qu'elles "permettraient d'en conclure à quelques parentés avec le peuple hongrois" (Cholnoky 1940:51)⁶.

Il ne faut pas oublier que des ouvrages arabes qui nous sont aujourd'hui familiers n'ont été publiés, puis traduits, annotés, et commentés, qu'à partir des années 1830-1850, c'est à dire quand Alexandre Csoma de Kőrös s'occupait de la civilisation tibétaine et paraissait même avoir oublié le but premier pour lequel il était venu en Asie. Le *Livre des climats* d'al-Istahrī, par exemple, n'a été publié par Moeller qu'en 1839. Les *Prairies d'or* de al-Mas'ūdī n'ont commencé d'être édités qu'en 1865, grâce aux travaux de Barbier de Meynard et de Pavet de Courteille. Le *Livre des régions* de al-Muqaddasī n'a été connu en Europe qu'en 1864 grâce à Sprenger, et il faudra attendre les dernières années du XIX^e siècle pour lire l'oeuvre d'Ibn Rusta. Il est presque certain que Csoma ne pouvait pas connaître l'écrivain persan de langue arabe al-Gardīzī (m. XI^e s.), auteur du *Zayn al-ahbār*, composé vers 1050, dans lequel il introduisit les récits et les relations d'autres voyageurs ou écrivains tels que al-Ġayhānī (m. X^e s.) ou Ibn Muqaffa' (m. 757), qui font parfois allusion aux populations "turques" du Sud de la Russie actuelle. En dépit d'arabisants pionniers comme Pocock, Bauer, Volney, ou Silvestre de Sacy, l'on n'avait encore qu'une idée très

⁶ Csetri (1979:167) reproduit l'assertion de Cholnoky avec un seul changement: il met le mot "parentés" au singulier.

imprécise des sciences géographiques et historiques des Arabes. Le fait même qu'il lui ait fallu se rendre sur place prouve bien que même des savants comme Tychsen et Eichhorn étaient loin de pouvoir apprécier le nombre et la qualité des travaux susceptibles de faire avancer l'histoire des origines des Magyars.

Encore faudrait-il savoir si Csoma aurait pu avoir facilement accès aux documents très rares et précieux qu'il souhaitait lire, alors qu'il était chrétien et ne disposait d'aucun appui officiel. Aurait-il sollicité l'intervention de Champion, s'il en avait eu le temps? C'est possible. En ce temps-là, en effet, les bibliothèques égyptiennes étaient toutes des dépendances des mosquées, où les infidèles n'étaient pas admis. Ce que nous en disent les voyageurs européens nous laisse penser qu'il aurait eu de grandes difficultés à réaliser ses intentions et qu'il lui aurait fallu vaincre bien des obstacles pour obtenir le droit de consulter les ouvrages en question.

De toute façon, les choses ne se passèrent pas comme il l'avait envisagé. Tout comme lorsqu'il s'était trouvé à proximité de Constantinople, il dut brutalement renoncer à son projet à cause de cas de peste bientôt signalés dans la ville, au lendemain de son arrivée. Ce n'était pas rare à l'époque. Deux ans auparavant, cet autre Transylvain qu'était le médecin "saxon" Johann Martin Honigberger, natif de Kronstadt (Brassó), avait été lui aussi contraint de s'échapper d'Alexandrie pour ne pas être contaminé, et il était rentré en Syrie sans avoir pu séjourner en Egypte comme il l'avait escompté.

Voilà pourquoi, moins de vingt jours après y avoir débarqué, Csoma de Kórös se rembarque précipitamment sur un voilier syrien qui doit faire route vers la côte libanaise après une escale dans l'île de Chypre.

Vers la Syrie

L'escale chypriote eut lieu à Larnaca. Cette petite ville d'à peine cinq mille habitants, beaucoup plus grecque que turque, était le grand entrepôt rapproché du commerce de l'Europe occidentale avec la Syrie,

bien qu'elle ne fût pas même équipée d'un port digne de ce nom. Les bateaux importants étaient obligés de mouiller au large et de rester sur leur ancre en attendant que se fasse, à l'aide de barges à fond plat, les opérations de chargement et de déchargement.

L'agglomération n'est pas située directement près du rivage, elle s'en trouve éloignée d'une petite demi-heure à pied. Des consulats y sont installés en grand nombre. Ils sont presque tous tenus par des Italiens et se trouvent sur le devant de la ville, face à la mer. Chacun ne manque pas d'arborer fièrement le drapeau de la nation qu'il représente, ce qui donne à cet endroit l'aspect d'une flotte pavoisée. Cela n'empêche pas Larnaca d'être un lieu sinistre. "L'air y est empesté par les émanations des marais voisins et des salines", affirme Joseph Hammer (1811:133), qui remarque que la population souffre de "fièvres opiniâtres" et a "en général le teint blafard". Les voyageurs qui la visitent à l'époque sont unanimes à la décrire sous les couleurs les plus sombres. Henry Guys, par exemple, déclare sans ambages qu'elle est "l'image de la mort", tant "la ville et ses environs semblent couverts d'un vieux linceul d'une blancheur jaunissante" (Guys 1855). Le numismate florentin Domenico Sestini est encore plus sévère: "Larnache, dont le nom grec Larnax signifie tombeau, est en effet le tombeau de beaucoup d'étrangers", affirme-t-il⁷. Pourtant elle jouit d'un privilège que Fred-Arthur Neale (1851) ne manque pas de relever et que bien des villes grecques lui envient: "Les églises chrétiennes ont le droit d'avoir des cloches", nous dit-il, privilège effectivement inconnu dans les autres villes de Turquie, même lorsque la population chrétienne y est majoritaire.

Il faut sept jours en ce temps de navigation à voile pour aller d'Alexandrie à Larnaca, et il en faut encore quatre pour aller de là à Saïda. C'est Alphonse de Lamartine (1836) qui nous le dit, puisqu'il fit le voyage en 1832. Cela veut dire qu'Alexandre Csoma de Kőrös est arrivé dans le port libanais vers le 25 ou le 26 mars.

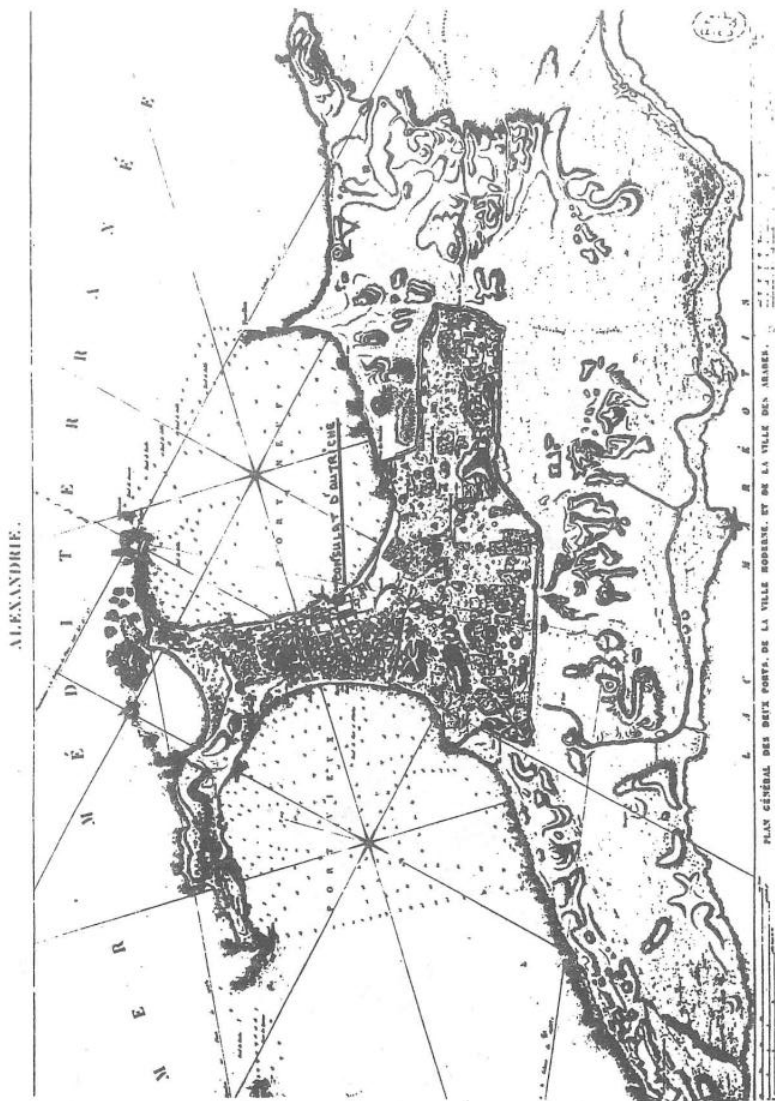
A partir de cette date il est en Syrie.

⁷ Sestini 1798:291. En réalité *λαρναξ* signifie plutôt "urne" (funéraire ou non) que tombe ou tombeau.

REFERENCES

- Archives* = *Archives des affaires étrangères, Correspondance consulaire et commerciale, Alexandrie d'Égypte.*
- Aucher-Eloy. 1843. *Relations de voyages en Orient.* Paris: Librairie de Roret.
- Benkő Ferenc. 1800. *Parnassusi időtöltés* [Passe-temps dans le Parnasse], tome VII, *Enyedi ritkaságok* [Curiosité d'Enyed]. Kolozsvár et Nagyszében.
- Burton, Isabel. 1875. *The inner life of Syria, Palestine and the Holy Land.* Londres: Henry S. King.
- Chateaubriand, François René. 1812. *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Paris: Le Nourrant.
- Cholnoky, Jenő. 1940. *Kőrösi Csoma Sándor.* Budapest: Athenaeum.
- Csetri, Elek. 1979. *Kőrösi Csoma Sándor indulása.* Bucarest: Kriterion.
- Dehérain, Henri. 1919. "Silvestre de Sacy et ses correspondants". *Journal des Savants.*
- Drovetti, Bernardino. 1823. *Voyage à l'oasis Siouah.* Paris: Rignoux.
- Duka, Théodore. 1885. *Life and works of Alexander Csoma de Kőrös.* Londres: Trübner.
- Fitz-Clarence, George August. 1819. "Journey through India and Egypt". *Journal des voyages* IV.
- Forbin, Auguste de. 1819a. *Voyage dans le Levant.* Paris.
 ———. 1819b. *Voyage en Orient en 1817.* Paris: Imprimerie royale.
- Guazzo, Valentino. 1853. *Enciclopedia degli affari.* Venise.
- Guys, Henri. 1855. *Voyage en Syrie.* Paris: Just Rouvier.
- Hammer, Joseph. 1811. *Topographische Ansichten.* Vienne.
- Jerney, János. 1842. "Abulféda tanútétele a magyarokról". *Tudománytár* II, 81-100. Budapest.
- Lamartine, Alphonse de. 1836. *Voyage en Orient.* Paris: Gosselin.
- Legh, Thomas H. 1816. *Narrative of a journey in Egypt and the country beyond the Cataracts.* Londres: John Murray. Reproduit par le *Journal des Voyages*, vol. XIII (1822).

- Marczell, P. inédit. *A könyvtáros Csoma göttingeni modellje* [Le modèle de Csoma, le bibliothécaire à Göttingen].
- Michaud, Joseph François & Baptistin Poujoulat. 1837. *Correspondance d'Orient*. Paris: Ducollet.
- Montulé, Edouard de. 1821. *Voyage en Egypte*. Paris: Delannoy.
- Neale, Fred-Arthur. 1851. *Eight years in Syria*. Londres: Colburn.
- Niebuhr, Carsten. 1780. *Voyage en Arabie*. Amsterdam: S.I. Baalne.
- Noyane, Joseph. 1820a. *Réclamation contre l'administration du consulat français en Egypte*, Paris: Plassan.
- Noyane, Joseph. 1820b. *A. S. E. le ministre secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères*, Paris: Pillet aîné.
- Orbán Balázs. 1861. *Utazás Keleten* [Voyage en Orient]. Kolozsvár: Stein János.
- Palerne, Jean. 1606. *Pérégrinations du sieur Palerne, forézien*. Lyon.
- Scholtz, Johann Martin Augustin. 1822. *Reise in die Gegend zwischen Alexandrien und Parötorium*, Leipzig: F. Fleischer.
- Sestini, Domenico. 1798. *Voyage de Constantinople à Bassora*. Paris: Dupuy.
- Walpole, Robert. 1820. *Travels in various countries of the East*. Londres: Longman.
- Wilson, Robert Thomas. 1803. *Histoire de l'expédition de l'armée britannique en Egypte*. Londres: Spilsbury.



Plan d'Alexandrie dressé par la Marine française vers 1825. Le consulat d'Autriche est dans un bâtiment donnant sur le "port neuf", face à un établissement de bains.



Plan détaillé d'Alexandrie dressé par Charles Muller et publié à Trieste en 1855 chez Linassi. Le "quartier franc" est dans un cercle. Non loin de la Place (Meidan) qui en formait le centre, on note la ruelle des forgerons, où se trouvait vraisemblablement l'atelier de Joseph Schäffer. On peut imaginer que c'est là qu'habita Csoma de Kőrös pendant son court séjour dans la ville.